

# Souvenirs des bidonvilles

*Dans les années 1960, il y a eu quatre bidonvilles à Massy : un bidonville magrébin aux Goachères (actuelle mairie et bassin) ; un autre bidonville magrébin rue Carnot (face au Centre Technique municipal actuel) ; un bidonville portugais route de Chilly (ouest de l'actuel parc Georges Brassens) et un bidonville mixte au Trou de Toulon (actuel collège Diderot).*

## Extraits des entretiens réalisés par Xavier Guyon de 2014 à 2016

**Alphabétisation :** Elina Tourtet, sa participation au cours des années 60, et son amitié avec un « élève » algérien

### **Bidonville des Goachères :**

A.M. : de Sétif au bidonville (1962), puis au foyer depuis 1972

B., d'Orléansville aux Goachères, 1962

Electrification : souvenirs de E.G.

**Bidonville du Trou de Toulon :** Mikri et Bekta, deux enfants du bidonville

### **Un parcours de vie :**

M. R, émigré marocain : ONI, les différents boulots, logements, Massy

## Alphabétisation pour les travailleurs immigrés - années 60

L'alphabétisation auprès des habitants des bidonvilles de Massy a commencé au début des années 60. Avec ma fille qui avait 15 ans, on s'est engagé très vite. L'ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés), dont l'objectif était d'abord le logement, s'occupait aussi d'alphabétisation. Deux de ses responsables, M. Rongère, le président, et Mr Suisse, m'ont contacté. On travaillait avec des gens de Verrières, les réunions avaient lieu à David Régnier. Puis ce travail s'est fait en coordination avec la mairie qui nous a prêté des locaux à l'école Gambetta : Mr. Rabret, un homme de grande qualité humaine, était notre correspondant au conseil municipal. Je n'avais pas de formation particulière pour ce travail qui n'est pas évident. Mais j'avais découvert la pédagogie de l'école maternelle et ce qui m'intéressait c'était le contact humain. Les cours du soir, c'était deux heures, au moins deux fois par semaine, et sur deux ans. Dans ce travail, j'ai eu une liaison durable avec un algérien, M Brahim. Il habitait le bidonville des Goachères : un garçon qui réfléchissait beaucoup, très religieux, fils de docker, l'aîné d'une famille algéroise pauvre de 3 enfants, lui venu en France pour travailler. Grace à ces cours d'alpha, il a pu obtenir son Certificat d'Etudes, un diplôme de valeur à l'époque. Et quand il est rentré à Alger, il a été cadre administratif, ce qui a permis à son frère et à sa sœur de suivre des études, son frère en médecine, sa sœur en droit. Après ce retour à Alger, il a correspondu avec moi pendant 31 ans, et pas des lettres de rien du tout : une reconnaissance pour ce Certificat d'Etudes !

**E.T.**

## **Monsieur A.M., ancien habitant du bidonville des Goachères**

M. A.M. est originaire de Sétif en Algérie. Il est arrivé il y a 54 ans à Massy, le 10 octobre 1962, au 44 avenue de la Division Leclerc, c'est au dire au « Bidonville des Gouachères », à Massy. Mr. AM vit au Foyer Ampère depuis 1998 après avoir habité le bidonville, puis le foyer Victor Basch. Dans sa petite chambre du foyer Ampère, il y a le lavabo, une cloison placard séparant le coin toilette du lit, le frigo posé sur une table entre lit et fenêtre, une télé posée sur une table basse, quelques photos au mur : Alger la blanche et les photos de Nasser, Boumediene et Ferrat Abbas.

Mr. AM est venu d'Algérie en compagnie d'un ami : Sétif - Alger – Marseille en bateau, train de Marseille à Paris. Il est venu directement en taxi depuis la gare de Lyon au « 44 » de la rue de la division Leclerc (adresse du bidonville) dont il avait connaissance! Mr. AM a travaillé 33 ans en France, dans le secteur des matières plastiques à Massy (STEL), puis à l'imprimerie Montsouris. Mais aussi à bien d'autres endroits, avec 3 ans d'interruptions pour chômage et 2 de maladie. Il a 74 ans et a pris sa retraite il y a 14 ans.

Son souvenir du « 44 » comme il le dénomme, est très vivant et assez positif. De son arrivée, en octobre, il se souvient encore des fumées épaisses des poêles à charbons qui flottaient sur le bidonville. A l'entrée, il n'y avait qu'une seule boîte aux lettres pour le millier de « résidants ». Il me parle du compteur électrique, sous la garde de Ayat Braïm. Un boucher, qui habitait une maison près du site d'Air France à Villaine, venait avec son camion faire commerce à l'entrée du 44. Il se souvient aussi du charbonnier de la rue Gabriel Péri (Pierre Marie) qui venait livrer des sacs de 50kg de charbon jusqu'aux baraques. Et de Madeleine, d'Orsay, qui venait donner des cours d'alphabétisation le soir, cours qu'il a suivi ; de André aussi qui habitait Verrières le Buisson. En 1964, il s'est acheté une Peugeot 404, pour le travail. C'est « Mimi », le garagiste près de la gare de Massy Verrières, qui s'occupait de sa voiture.

Il aime vivre à Massy : « pas une seule remarque raciste pendant les 52 années passées ici » me dit-il.

## **Monsieur B. : mon passage au bidonville des Goachères**

« Je suis arrivé d'Orléansville en 1958, à 18 ans. Je voulais étudier pour aller plus loin, faire beaucoup de choses, mais je n'ai pas réussi et j'ai commencé à travailler. Je suis monté ici pour travailler dans la région, au laboratoire «Jouan », puis chez Galan, après chez Alsthom, rue Ampère, et chez bien d'autres.

Pour le logement, je me suis dépanné au bidonville des Goachères dans un camion : il était superbe, on le déplace comme on veut, il y avait le lit derrière, l'armoire, tout. Quand tu veux changer, tu peux, comme avec une caravane. Il y en avait des camions, des baraques, des caravanes. L'électricité et l'eau, c'est la mairie qui nous l'a donné. Propre ? Ça dépend de la personne à qui tu demandes.

Pour se laver, il y avait les douches municipales, même pas un franc, avec l'eau chaude, les femmes qui lavaient là-bas, c'était propre. Pour cuisiner, on avait des réchauds à gaz, à pétrole, tu pompes, tu fais la cuisine. Pour le chauffage, il y a des poêles, on achète du charbon, ça y allait, ça chauffe même trop. Le charbonnier habitait à l'ancien café de la mairie, derrière les frères Castillo. Il y avait Marinette au café. Le charbonnier, il vient et il livre jusqu'à la baraque. Le bidonville ça dépannait mais c'était difficile.

A partir de 71, j'ai logé ici au foyer de la rue Victor Basch quand la tour a été terminée. J'y suis toujours.

## **1964 : l'électrification du bidonville des Goachères**

Au 44 rue de la division Leclerc, là où est la mairie et son plan d'eau, il y avait en 1960 le bidonville des Goachères. Il n'y avait aucun plan d'organisation, aucune hygiène ni équipement collectif, de la boue partout, pas d'eau potable, pas d'électricité. Heureusement, les bains douches municipaux n'étaient pas loin, là est aujourd'hui la police municipale. Malgré cette situation déplorable, les habitants du bidonville étaient toujours propres et nets malgré cette boue partout.

En 1964, avec des associations locales (en particulier les scouts), on a eu l'idée d'installer l'électricité pour éclairer les allées et que chacun dispose d'une ampoule dans son réduit. Avec un seul compteur pour l'ensemble.

Très vite, cette installation « militante » s'est avéré être un fiasco. On ne voulait pas seulement aider ces personnes, on voulait qu'ils s'impliquent dans cette installation. Mais la plupart venant de zones rurales ne savaient rien sur l'électricité, les fils + et les - : vous pouvez imaginer le résultat !

Et puis les gens ont commencé à acheter radiateurs, réchauds .... et ça disjonctait tout le temps. Et quand ils ont réalisé qu'on pouvait empêcher de disjoncter en mettant un trombone à la place des fusibles, EDF a supprimé le compteur. Bien qu'initiateurs du projet, on a été mal vu, ayant donné de faux espoirs au gens.

C'est la mairie qui est venue par la suite pour mettre en place une installation fiable.

**E.G.**

## **Mikri et Bekta, deux enfants du bidonville du Trou de Toulon**

« Le père Coindreau avait en charge la paroisse qui se construisait sur le grand ensemble de Massy. L'hiver 61-62 avait été extrêmement froid et il nous a décrit les conditions très difficiles de familles d'ouvriers qui bâtissaient Massy mais qui eux vivaient de façon très précaire. Un dimanche de l'hiver 61 - 62, il nous dit que des gens crevaient de froid. A la sortie de la messe, mon épouse m'a demandé de rentrer à la maison avec mes enfants et est allée vers une remorque proche qu'elle connaissait, au bidonville du « Trou de Toulon ». Y vivaient 4 personnes dont 2 enfants d'une dizaine d'années. Elle leur proposa de venir tous les 4 chez nous, rue de Moscou. Les parents ont répondu : « non, nous on reste là ; mais on veut bien vous confier nos enfants ». Mon épouse est rentrée avec les deux jeunes enfants, Mikri et Bekta. Il y avait alors une importante solidarité entre les locataires à qui elle a dit : « on a ces enfants, mais pas que pour nous, on va organiser des roulements, de telle façon que leur autre famille ce sera un certain nombre d'entre nous ». Ils allaient à l'école, et revenaient ensuite chez l'un ou l'autre : une sorte de seconde famille. »

**MYG**

## **Parcours de vie d'un travailleur immigré**

Je viens du Maroc, de Khouribga, une région productrice de phosphates. En 1970, l'Office National d'Immigration (ONI) recrutait sur place avec l'accord des autorités : rendez-vous médical à Casablanca, tests psycho – techniques, et je parlais français. J'avais 20 ans, je suis venu seul, je n'avais pas envie de travailler dans les phosphates, mais envie de venir ici. Mon père avait fait la guerre ici, puis éleveur là-bas, vendait au marché, achetait, revendait, il soukait comme on dit. Avant, il était dans la police municipale et il m'avait fait aller à l'école

jusqu'au certificat d'étude. Pour l'ONI, si on ne parlait pas français, ce n'était pas la peine d'essayer de venir.

**L'industrie automobile :** je suis arrivé en France le 4 avril 1970, avec un contrat de 2 ans ½ pour travailler dans « l'automobile » chez « Simca », à Poissy, dans le montage mécanique : on assemblait les moteurs, vilebrequins, soupapes. Je n'avais pas de qualification, on était formé sur place : on monte, on règle, c'est simple. On logeait dans un foyer Simca et il y avait un ramassage pour l'usine. On était bien, faut pas se plaindre, le foyer était bien surveillé, un étranger ne rentrait pas, on avait de bons gardiens, des anciens gendarmes de l'Algérie, ils surveillaient, on était tranquille. On avait même un terrain de foot, un foyer, un terrain de tennis, on avait de quoi s'occuper pour celui qui voulait faire du sport. Et même l'école pour celui qui parlait mal le français.

Puis je suis allé travailler 6 ans chez « Renault » à Flins. Au bâtiment 5, c'était la presse, l'embouti, les capots, les portières, toute la carcasse : pas dur mais beaucoup de bruit. Moi j'étais au bâtiment 2, la mécanique et le montage. Les femmes étaient au bâtiment 1 pour la sellerie. L'organisation du travail, c'était les 3 huit : 8 nuits de suite, 8 jours, 8 après-midi, de 14 h à 22 h. Le Samedi on travaille pour l'entretien, le dimanche on ne travaille pas. Mais celui qui veut travailler travaille, même le dimanche, pour le nettoyage, les bacs à huile, graisser les machines, l'entretien, quoi.

Chaque usine a ses foyers : à Renault, on était à 6 par appartement. Si vous avez de la famille, c'est à part. Moi, étant seul, j'étais avec d'autres, on s'entendait bien. Quand on était équipe de nuit, les autres du matin faisaient les courses et la cuisine, chacun son tour.

**La peinture et la mécanique :** en 78, j'ai quitté l'industrie automobile pour aller travailler chez Pathé Marconi à Chatou : ils faisaient des cassettes, des disques, j'habitais Bougival. A ce moment, il y avait du travail partout. Un jour, je me suis présenté chez 14 patrons et j'ai eu 14 réponses positives. J'ai quitté Renault Flins parce que ça ne me disait plus rien, et l'usine commençait à être automatisée avec des robots, on réduisait le personnel. Mais moi je suis parti tout seul. Y avait du boulot, c'est pour ça que je m'en fichais. A Pathé Marconi, je suis resté 4 mois, pour dépanner un copain, mais il y avait des problèmes. Alors je suis parti chez « Thompson – CSF » à Sartrouville à la division armement où ils prenaient des étrangers mais uniquement par intérim. J'étais peintre au pistolet : je peignais les chars à pneus qui partaient là-bas pour Kadhafi, le sablage pour la préparation des surfaces, la peinture au pistolet. J'y suis resté 1 an ½ mais ils me disaient que je pouvais rester intérimaire toute ma vie avec eux si je voulais. Il n'y a pas eu de problèmes mais je suis parti. Je logeais chez un kabyle qui avait un café, avec au-dessus des petits studios.

Quand j'ai quitté Thompson, ma boîte d'intérim m'a envoyé 6 mois chez Solex à Nanterre, ça me plaisait beaucoup. Ils m'ont proposé une embauche comme régleur sur des machines anciennes, c'était simple, pas comme maintenant ou tout est numérique : tour, fraiseuse, pied à coulisse, palmer, avec mon passage chez Simca et Renault, je savais faire. Nous on était bien vu, c'est plus comme maintenant, tous les soirs je pense à ça, c'était bien avant, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, j'ai toujours bien considéré les français, certains non. Et puis avec les crises, il y a trop de chômage, c'est ça qui nous tue. Avant, il y avait du travail partout, ils vous appelaient, on demandait de la main d'œuvre, mais maintenant non. Si on ne travaille pas, on ne peut pas vivre, c'est un métier qu'il faut, on est venu pour travailler. Puis Solex a été racheté par les carburateurs Manimati, un italien, et s'est décentralisé à Limay près de Mantes la Jolie ; j'y suis testé 5 ans.

**Le BTP :** Puis ça s'est dégradé et je suis parti travailler dans le bâtiment où je suis resté jusqu'à ma retraite en 2010, soit 40 année de travail. J'ai travaillé chez Colas, Bouygues, Fougerolles... On logeait sur les chantiers, le matin on sortait avec nos bleus, et on rentrait le soir avec nos bleus, on va en ville si on veut, il n'y a pas d'autobus, mais le matin on n'a pas à

courir. Les baraques, c'était des Algécos équipés, chauffage, douche, tout, un pour 2 personnes. Un chantier, ça peut durer 1 an ½, ou plus, j'ai fait un chantier à Chaville qui a duré 2 ans ½.

Chez Colas, j'ai été embauché comme manœuvre par un copain de Khouribga, c'est lui qui m'a formé. J'étais coffreur : couper le bois, faire les mesures, faire les boîtes, c'est simple. Il y a beaucoup de spécialités, les ferrailleurs.... Puis j'ai été bancheur, coffreur mais pour les banches métalliques, les parois du coffrage, ça aussi c'est facile à faire : vous tracez, le plancher est coulé, on a le plan, on trace tout, les chambres, etc ..., on attache la ferraille sur les amorces de fer qui dépassent, on pose les banches, les passerelles sur lesquelles on marche, on les met d'aplomb, le manœuvre en bas graisse la banche avec la pompe et une huile spéciale pour que le béton n'y colle. Après la grue nous la ramène, on la pose sur la ligne, faut que ce soit ni à gauche ni à droite une fois que tout est fixé avec les tiges d'artériens, des tiges qui vont d'un côté à l'autre. On cale, faut bien caler parce quand on coule le béton, faut pas qu'il se barre, sinon c'est tout le monde à la porte, y a pas de pitié là, même le conducteur de travaux il est à la porte aussi. Une fois qu'on a fini, le contrôleur vient voir avant le coulage et après c'est le feu vert pour commander le béton.

Après je suis parti de chez Eiffage pour Streg Ile de France Normandie (Colas) et j'y suis resté jusqu'à la retraite, en 2010, date où je suis venu ici au foyer Adoma Victor Basch.

**Logement :** Du temps de Simca, le logement n'était pas cher, ils nous retiraient peut-être 30 francs de la paye. Quand on est arrivé, voyage payé, 1000 Francs en avance pour acheter sa nourriture, on a déposé notre valise à Austerlitz et les gars de Simca sont venus nous chercher. Il était 5 heures du matin à Austerlitz, on a trouvé les cars de Simca qui nous attendaient, nous ont embarqués à Plaisir, on a déposé nos bagages, on nous a montré nos chambres, les clés et tout, on est retourné à l'usine signer les papiers et tout, des acomptes versés, et après on est reparti à Paris, dans le 15 ième, contre visite médicale. Et le lendemain, on a passé une visite du « Docteur Simca », ça c'était pour savoir dans quel bâtiment travailler : on était tous bons, on était du bled, tous en bonne santé.

Chez Colas, avant ma retraite, j'habitais aux Baconnets, après Nanterre préfecture quand je travaillais dans tout le 92. A l'époque, Sarkozy, maire de Neuilly, voulait faire une Epad là où j'habitais à Nanterre Préfecture : un logement, vous sortiez votre bras, vous touchiez l'arche de la Défense. Ces logements étaient réservés aux fonctionnaires de la Préfecture. J'habitais là avec ma femme et mon enfant. Ils nous ont dit : avec une prime de 7000 Francs, vous avez un appartement aux Baconnets à Antony, plus le camion de déménagement. On était une quarantaine à peu près, y avait des français, des marocains, des algériens. On a accepté. C'était un peu loin pour moi. C'était en 90, l'année de la naissance de mon fiston. J'ai suivi Colas pendant 3 mois, mais ça devenait difficile, le patron aussi. Ils m'ont muté à Montlhéry, moins loin. Les chantiers c'était Aéroport de Paris, Cora, - X%, etc ..., on faisait des plateformes, régler le sol, sortir les eaux pluviales, les eaux usées, les tranchées techniques, tout ça EDF, on prépare ça, après, on coule une dalle ....

**A Massy :** Puis j'ai eu des problèmes avec Madame, je lui ai laissé l'appartement F2 avec mon fils, on s'est séparé. J'avais un ami à Massy, il m'a reçu et hébergé, je voulais partir, il m'a dit « reste avec nous », il vivait avec son père et sa mère, sa sœur. Je suis allé chez lui jusqu'en 2008, place Mogador. Et après, je suis venu ici au Foyer Adoma de la rue Victor Basch. Je ne voulais pas venir, je n'ai jamais aimé les foyers comme l'ancien, pas solide ni entretenu, les gens n'y respectaient rien, ça rentre ça sort, aucune solidarité .... Maintenant, ça va, il y a de la place, on peut faire son lit, je le fais tous les jours, je secoue les draps. Mais c'est cher. Avant c'était trop serré, on écarte les bras, on touche les murs. Un jeune oui à la rigueur, moi je suis vieux, non.

Ici, j'ai un médecin traitant, j'ai un problème de circulation du sang, ils m'ont passés 3 stents à Jacques Cartier, le docteur Angèle. Normalement l'an prochain, ils doivent m'en mettre un

autre à l'épaule. Une fois, je suis allé en urgence à Longjumeau, ils m'ont gardé, je suis resté une semaine. Ils disaient que c'est le tabac, non je fume toujours, ce n'est pas le tabac.

La famille ? Moi j'étais le dernier d'une famille de huit, 4 frères et 4 sœurs. Je ne rentre pas souvent chez moi, j'ai perdu mon père, ma mère, mes grands frangins ils sont partis aussi, ils sont morts, mes neveux et nièces sont là bas. Mon frère aîné était commissaire divisionnaire à Casablanca, décédé. Un autre était policier au Sahara Occidental, pareil, décédé d'un diabète. Un autre, gardien d'école, m'a élevé. Sur ces huit, combien de vivants ? Je ne sais plus... Je ne rentre pas tous les ans. Mais l'année prochaine, je rentre, il y a un neveu qui veut me voir. Mon fils a 25 ans, il est technicien de labo au centre Renault de Rueil Malmaison ; il a un bac pro passé à Nanterre, il a presque toujours vécu à Nanterre. On se voit une à deux par mois. Il n'est pas loin, de Nanterre à Massy, c'est le même quai à Chatelet les Halles. On a de bonnes relations.

Continuer à vivre ici à Massy : oui, j'aime la France mais maintenant je ne circule pas. Paris, dans le temps, j'adorais, on allait prendre la soupe à l'oignon à Chatelet les Halles, dans le vieux Paris, vers Saint Michel, le Sentier, tout ce qui se passe de l'autre côté, Barbès, Château Rouge.

A Massy, j'ai des amis Place de France, au Kangourou. Avant, c'était un auvergnat qui tenait le café, il y avait un billard américain, j'amenaient mon fils qui jouait avec moi. Après, l'auvergnat a vendu.

Si je me trouve bien à Massy ? Oui, ça va. Mes courses, je les fais au marché Narbonne le vendredi, il y a de bons produits. A Cora, seulement l'épicerie. La viande, je vais près de la maison de retraite à Languedoc, c'est bien ; il y a un tabac, un petit Auchan, j'y vais en bus, j'ai une carte pour l'année. Je bouge un peu. La semaine, pour aller à Paris, il faut payer ; mais je n'y vais que quand j'ai un rendez-vous à l'Hôtel-Dieu pour contrôler mes yeux, une fois par an. Franchement, Paris j'aime plus comme avant.

Ici à Massy, je marche beaucoup, le matin et l'après-midi, je vais au parc Georges Brassens, je monte vers la gare, traverse la grande passerelle et retour ici au foyer.

**M.R.**